

Comeliau, Christian, *Mythes et espoirs du tiers-mondisme*, Paris, L'Harmattan, Coll. CETRAL, 1986, 184 p.

Marie-Blanche Tahon

Volume 19, numéro 2, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702347ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702347ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tahon, M.-B. (1988). Compte rendu de [Comeliau, Christian, *Mythes et espoirs du tiers-mondisme*, Paris, L'Harmattan, Coll. CETRAL, 1986, 184 p.] *Études internationales*, 19(2), 366–368. <https://doi.org/10.7202/702347ar>

chies traditionnelles), c'est le socialisme qui triomphe, du moins dans le discours des gouvernants; il y a aussi un certain nombre de pays communistes du tiers monde (les trois États de la péninsule indochinoise, la Corée du Nord, Cuba, l'Albanie et la Chine). Mais ce qui révèle réellement l'orientation des gouvernants de ces pays, c'est la réforme agraire et elle existe sous trois formes que l'auteur illustre de nombreux exemples: la première qui n'en est pas une et qui sert uniquement à « désamorcer les revendications populaires », la deuxième de type libéral où un pouvoir bourgeois redistribue les sols au profit de paysans individuels et la troisième de type socialiste où la terre ne peut appartenir qu'à la collectivité ou à l'État.

Le troisième chapitre montre que le tiers monde, après les débuts prometteurs de la conférence de Bandung et même s'il continue à faire encore front commun à l'ONU, est « déchiré par ses conflits internes ». Il s'enlise dans les dissensions idéologiques et il est en guerre contre lui-même, car la fin de l'ère coloniale a ravivé les conflits ancestraux et marquée l'apparition de nouvelles causes de conflits (la Palestine, le Liban, la guerre indo-pakistanaise, etc...). En somme, le tiers monde est devenu le champ clos où les grandes puissances s'affrontent par personnes interposées.

Le quatrième chapitre, qui termine la deuxième partie de cet ouvrage, montre surtout à l'aide des exemples sud-coréen, brésilien et algérien, que les pays du tiers monde ont choisi « des voies divergentes de développement industriel » avec les résultats heureux ou malheureux que l'on connaît.

Chantebout conclut qu'il faudrait un processus d'intégration national plus poussé pour faire des peuples du tiers monde des nations, afin qu'ils puissent fonctionner correctement et qu'ils ne perçoivent plus l'État comme un corps parasitaire et un appareil d'oppression. Il faudrait également un genre de plan Marshall pour le tiers monde ce qui permettrait aux pays riches de trouver de nouveaux débouchés pour leur économie qui menace constamment de retomber dans la crise, car « la prospérité

du Nord ne peut se construire sur la misère et le chômage du Sud ».

Soulignons en terminant que le livre contient en annexe des repères chronologiques mettant en parallèle les événements de portée générale avec l'Afrique, le Moyen-Orient, l'Asie du Sud-Est, l'Extrême-Orient, l'Amérique et l'Océanie, de 1945 à 1985. Bien que l'auteur ne mette pas assez en évidence, à mon avis, la responsabilité des pays occidentaux dans les problèmes des pays du tiers monde (pensons au rôle minable des E.U. au Nicaragua) et que parfois même il semble vouloir les disculper, il reste que cet ouvrage constitue une excellente analyse et une très bonne synthèse sur le tiers monde.

Paul GAGNÉ

*Département de philosophie
Université du Québec à Trois-Rivières*

COMELIAU, Christian, *Mythes et espoirs du tiers-mondisme*, Paris, L'Harmattan, Coll. CETRAL, 1986, 184 p.

L'auteur, un économiste, parvient, dans un livre relativement court, à brosser un tableau des problèmes du « développement » accessible à un public certes cultivé, mais non spécialisé en la matière. Il faut signaler la performance. Son expérience d'économiste (international) est patente. Il ne se sent toutefois pas tenu d'assommer son public de formules savantes, pas plus que de statistiques. Le livre ne présente pas non plus de notes en bas de page et de références bibliographiques dans le texte (celles-ci sont succinctement présentées en annexe).

Bien qu'écrit par un économiste, ce livre veut se situer au niveau de la discussion des valeurs, veut faire prendre conscience de la nécessité de nouvelles valeurs au plan des relations entre le Nord et le Sud. Et il interpelle essentiellement un public nordiste, sans exclusive pourtant, à qui il apparaîtra, à l'issue de la lecture, que les problèmes du tiers-monde, « ce sont nos problèmes, c'est notre monde, c'est notre vie quotidienne », en ce

sens que « nous ne pouvons plus ignorer, désormais, que ce qui se passe chez nous a des conséquences bien au-delà de nos frontières nationales ; et que les transformations du monde hors de nos frontières, positives ou dramatiques, embryonnaires ou démesurées, ont déjà ou vont avoir leurs répercussions chez nous ».

L'auteur dénonce les mythes du développement et de la coopération internationale. Il le fait d'un point de vue général sans se perdre dans des cas concrets. Il soutient, en effet, que « le processus de développement soulève aujourd'hui, au Nord comme au Sud, de tels problèmes que le monde se trouve confronté au défi de son propre équilibre, et donc de sa survie ». Aussi, enchaîne-t-il, « le resserrement des liens au sein de ce monde fait en sorte qu'il n'est plus possible, aujourd'hui, de comprendre ce qui se passe par la seule enquête de terrain, ni d'agir au seul niveau de l'action locale, à la base ». Même si est affirmée l'existence de situations extrêmement différentes au Sud — le livre milite d'ailleurs, on y reviendra, sur le nécessaire pluralisme —, le revers de cette grande fresque réside partiellement dans une vision assez unifiée du « tiers-monde ». Vision extrêmement négative, même si l'auteur concède que « le Tiers-Monde n'a pas le monopole de l'inacceptable », il le définit pourtant « à son origine, comme l'ensemble des pays qui ont supporté les coûts du modèle de développement dominant de l'Occident, davantage qu'ils n'en ont recueilli les bénéfices ».

L'auteur rappelle que « le développement » est le plus souvent abordé de deux manières fondamentalement différentes. Pour les uns (parmi lesquels, il range la plupart des économistes des organisations internationales), le « sous-développement » consiste en un retard historique d'une partie du monde, en un décalage dans le temps dû à des circonstances certes complexes mais largement fortuites et sans lien entre elles. Ils prônent donc la solution de reproduire la combinaison des moyens utilisés par les pays « développés ». D'autres soutiennent au contraire la thèse que le « sous-développement », loin d'être l'effet d'un retard historique, est le produit du développement des pays dominants. Dès lors,

« développement » et « sous-développement » sont les deux faces d'un même mouvement d'expansion et d'intégration du système mondial. Cela dit, la plupart des partisans de la dernière thèse persistent pourtant à revendiquer une augmentation de « l'aide au développement ».

En entamant le deuxième chapitre, dans lequel il dénonce le mythe de la coopération internationale, par une présentation des intérêts des pays du Nord en la matière, Comeliau amorce le questionnement des intérêts réels des pays demandeurs d'aide pour leur propre stratégie de développement. Il met en évidence que « les possibilités de coopération sont inversement proportionnelles au contenu politique des choix, et directement proportionnelles à leur contenu technique ». La coopération se doit donc de mettre de l'avant la complémentarité, la sélectivité, la négociation, le pluralisme, l'acceptation de la différence.

L'auteur consacre les chapitres suivants à proposer des pistes de réflexion sur les conditions de viabilité des relations internationales. Il se défend de projeter l'utopie d'une société idéale et sans tensions. Son objectif vise à « aménager ces inévitables tensions de manière qu'elles ne mettent pas en cause la survie même de la société, d'abord, le droit de chaque individu et de chaque groupe social à un minimum d'autonomie et à un minimum d'épanouissement, ensuite ». Sa méthode de raisonnement se déploie, dit-il, « en termes de priorités effectives ». Il sait trop que le problème n'est pas de se dire attaché à la fois, par exemple, à la croissance et à la protection des plus faibles, mais de préciser que faire en cas de conflit ou de concurrence entre ces deux objectifs.

L'auteur plaide pourtant pour une valeur clé, elle parcourt l'ensemble de la réflexion : le « pluralisme » défini comme l'ouverture et l'acceptation des différences. Elle devrait permettre de « réinventer la modernité, l'industrialisation, le développement » en admettant de multiples exceptions aux règles du « modèle », des expérimentations diversifiées, en encourageant « l'imagination, l'originalité, l'authenticité, plutôt que l'extrapolation, la

copie, le rattrapage ». L'acceptation de ce pluralisme, tout en se concrétisant au plan des réalisations économiques, devrait enrayer « la crise de la civilisation » dans laquelle, d'après l'auteur, nous serions en train de nous enfoncer.

On peut sans doute regretter qu'entre l'économisme, qu'il rejette, et le pluralisme, qu'il prône, l'auteur aborde très peu, ce qu'il est convenu d'appeler, le politique, même s'il considère, en conclusion, que « le paradoxe du contexte d'incertitude que nous connaissons aujourd'hui, c'est l'urgence d'une réflexion politique à long terme, comparant les intérêts de longue échéance et les pouvoirs capables de les promouvoir; c'est aussi la possibilité de mettre sur pied de telles stratégies politiques à long terme, ne serait-ce que parce que nous sommes capables aujourd'hui de rassembler l'information sur les enjeux réels de telles stratégies. (...) Comment croire qu'il n'y aura pas des groupes, des collectivités, des organisations pour se saisir de ces enjeux, conclure les alliances nécessaires, et entreprendre peu à peu la construction d'un monde moins absurde? » Ce ton pessimiste empreint l'ensemble du livre. Peut-il en être autrement? Il faut aussi souligner que le titre de l'ouvrage n'est pas des plus heureux, ne serait-ce que parce que « le tiers-mondisme » lui-même n'apparaît guère ou en tout cas n'est pas rigoureusement défini.

Marie-Blanche TAHON

*Département des communications
Université du Québec à Montréal*

GAUVREAU, Danielle, GREGORY, Joel, PICHÉ, Victor, KEMPENEERS, Marianne (Ed.) *Démographie et sous-développement dans le Tiers-Monde*. Montréal, Center for Developing Area Studies, 1986, 318 p.

Dans la croyance populaire, la surpopulation a traditionnellement été vue comme une cause essentielle des problèmes de sous-développement et de pauvreté dans le Tiers-Monde. Comme le soulignent les auteurs de

l'étude, certains travaux ont contribué et contribuent encore à alimenter une interprétation réductrice de la véritable situation démographique des pays en voie de développement. L'exemple le plus patent est sans doute le taux élevé de fécondité — « ces gens-là font trop d'enfants » — qui conduit les gouvernements, des fondations privées et des organismes internationaux à encourager sinon à contraindre les PVD à réduire les naissances.

L'ouvrage de D. Gauvreau, J. Gregory, M. Kempeneers et V. Piché est né d'une volonté de rupture par rapport à ce type de croyance, à ce genre de réduction.

Les premiers chapitres sont consacrés aux cas africains. Gregory et Piché, rejetant toute analyse simplifiée, s'efforcent d'articuler le mode de production ancien basé sur la communauté domestique et le mode de production capitaliste actuel. Ils démontrent que la stratégie du second encourage les ponctions de main-d'oeuvre en milieu rural (domestique) lesquelles induisent les communautés à accroître leur force de travail « perdue ».

Saint-Pierre, Gregory, Simons et Lasonde s'inspirent de cette problématique qu'ils appliquent aux stratégies migratoires en Haute-Volta et au Maroc.

Dans un intéressant chapitre consacré au Niger, Gervais rompt avec une tradition classique qui vise à mettre la sécheresse au premier rang des crises intermittentes que connaissent les pays sahéliens et montre que cette calamité naturelle n'est qu'un catalyseur qui exacerbe des conflits déjà existants dans la société nigérienne.

Trois autres chapitres sont consacrés aux rapports entre fécondité et classes sociales en Amérique centrale (Guadeloupe, Costa-Rica, République Dominicaine). Ici, le sous-développement signifie qu'une large fraction de la force de travail se trouve doublement exclue: exclue de la production familiale et exclue de la sphère capitaliste qui ne peut l'absorber. Sur le plan démographique, on note des attitudes plus typées et propres à un mode de production capitaliste déjà institué: augmentation de la natalité dans les classes pauvres,